

1939-1944

Pierre LANGLA

Appelé du contingent au 18ème RI Gardien du camp de Gurs

Témoignage publié dans **L'Eclair des Pyrénées** en 1975, puis reproduit avec l'autorisation de l'auteur dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 96 (octobre 2004), p. 10 et 11, et n° 97 (décembre 2004).

Permettez d'abord que je me présente : classe 1935, mobilisé en mai 1936 jusqu'à mai 1949, soit 9 ans moins quatre mois d'interruption, de fin novembre 1938 à fin mars 1939. Blessé au combat sur le front des Ardennes le 16 juin 1940, évacué à l'hôpital militaire Sedillot à Nancy où je fus fait prisonnier au lit, deux jours après, le 18 juin. Transféré de là en Allemagne en décembre 1940 - évadé en avril 1942 - repris en France et déporté au camp de Rawa-Ruska en Ukraine sur la frontière russo-polonaise. Cinq ans de captivité dans 35 camps différents à travers l'Allemagne, la Pologne, la Tchécoslovaquie où je fus libéré par les Russes, le 9 mai 1945. Actuellement : grand invalide de guerre.

Mon but n'est pas d'engager ici la polémique, encore moins de critiquer ceux qui ont été témoins ou qui ont écrit sur le camp de Gurs, car je crois qu'ils l'ont tous fait en toute bonne foi. On n'a jamais tout vu... Chacun peut voir à sa façon... on peut aussi voir avec le cœur.

L'histoire des internés espagnols et des déportés israélites ne se résume pas à la seule attitude des gardiens, ni aux « vêtements féminins multicolores » séchant coquettement sur les barbelés, ni aux « femmes toutes propres et appétissantes », qu'on pouvait entrevoir du bord de la route (1). Je parlerai simplement de ce que j'ai vu et vécu, afin que puissent réfléchir et méditer les lecteurs de ces lignes.

L'arrivée des réfugiés espagnols

J'étais au camp de Gurs depuis avril, jusqu'à la mobilisation. J'ai assisté comme gardien au premier arrivage des soldats espagnols, comme à ceux qui se sont succédés par la suite. C'était ma troisième année de service militaire. A Gurs, deux jours de garde, un jour d'exercice et ainsi de suite ; des fois trempé jusqu'aux os, à la première faction, puisque nous n'avions pas de guérites. Croyez que nous n'étions pas tendres.

Mais je pouvais quand même percevoir la grande détresse physique et morale de ces soldats vaincus qui avaient connu la guerre civile et la mitraille, qui avaient perdu des membres de leurs familles qui n'avaient rien compris et qui se retrouvaient, internés politiques en pays étranger. Certains n'auront jamais eu de nouvelles de leur famille. D'autres auront combattu volontaires avec les Français.

Je me suis retrouvé prisonnier en Allemagne avec des Espagnols que j'avais gardés au camp de Gurs. Bien peu, je pense avaient été volontaires pour faire la

guerre chez eux et beaucoup faisaient tout simplement leur service militaire en 1936. Ils avaient obéi à leur chef comme le fait tout soldat.

Bien sûr, ils avaient trouvé au camp de Gurs des baraques, un toit et de la paille en vrac sur le plancher... on peut bien vivre avec un seul costume et sans rien pour se changer, j'en ai fait longuement l'expérience ; d'ailleurs la crasse imperméabilise les tissus ; les poux, ça fait passer le temps ; ils sont aussi d'une fidélité à toute épreuve. Ce printemps 1939, il pleuvait beaucoup au camp de Gurs et ailleurs, le sol n'était autre chose que de la boue sur 16 cm au moins de profondeur : sortir des baraques posait un problème... On pouvait se dispenser de se débarbouiller, mais il fallait bien, bon gré, mal gré, aller aux tinettes en plein air, disons même à pleine vue. Qui n'a pas connu le « train à merde », tel était son nom qui récupérait et transportait chaque jour ce que vous pensez, à l'extérieur du camp. J'ai pris la faction avec un mouchoir sur le nez.

Interdiction de parler aux prisonniers

Pour ce qui était des ordres de l'autorité militaire, il nous était bien précisé que nous avions à faire à des internés politiques, communistes, dangereux. Les Brigades internationales étaient situées dans le camp. Interdiction de parler aux prisonniers, d'approcher à moins de 20 mètres des barbelés. J'ai vu en plein jour, l'officier surveiller les sentinelles qui se trouvaient en enfilade sur la longueur de camp.

Le soir, très tard dans la nuit, on chantait dans les îlots, chœurs très beaux, chants nostalgiques. J'enviais les prisonniers pour ce moment là. Maintenant que je ne risque plus le conseil de guerre, je vais vous confier un secret : faisant confiance au sommeil de l'officier de ronde, et à l'indulgence du Très-Haut, bien conscient des risques de tout ordre que j'encourais, je prenais mon courage à deux mains. Je rampais sous les barbelés. Ce n'était pas facile avec mon Lebel mais je ne voulais pas l'égarer et je me présentais dans une baraque. Il fallait voir comment j'étais reçu, ces regards d'admiration, d'amitié. On m'apportait bien vite une boisson chaude : ce n'était ni plus ni moins qu'ersatz de café, qu'importait !

J'écoutai ces hommes, ils me racontaient les horreurs qu'ils avaient vécues, me parlaient de leur pays, de leur famille. Pour eux, aucun espoir de retourner chez eux, ils se voyaient exilés à vie. Lors de ces visites clandestines, je ne leur apportais rien semblait-il, mais je crois leur avoir beaucoup apporté : l'amitié et la compréhension.

Nous-mêmes prisonniers en Allemagne

Après trente cinq ans de recul, je ne regrette pas d'avoir enfreint la consigne, pour être seulement humain. Je ne veux pas dire par-là que toutes les sentinelles auraient dû en faire autant ! ... Non. Plus tard, prisonnier à mon tour, j'ai trouvé, ainsi que d'autres camarades, des sentinelles allemandes et des civils allemands, complices de nos évasions. J'aime autant vous dire qu'il leur fallait un certain cran.

Deux mots également pour dire ce que peut être la vie de n'importe quel prisonnier dans n'importe quel camp au monde : l'oisiveté ! ... des journées, des mois, des années à ne rien faire. On se lasse de lire, en supposant qu'il y ait de quoi lire, ou de jouer au cartes, ou de regarder la chaîne des Pyrénées, et dieu sait si elle est belle, vue du camp de Gurs.

L'oisiveté engendre la mélancolie, les idées noires, la rêverie. Souvent découragés ils rêvaient avec nostalgie à ce qui avait été beau dans leur jeunesse, à leur village, à leur famille, à leur maman, à leurs enfants et leur épouse, tout cela bien lointain et inaccessible pour eux. Il leur manquait la liberté. Savez-vous ce que ce mot-là signifie ? Là, c'était les souffrances morales et j'en passe. Beaucoup de gens s'inquiètent sur leur avenir ? Quel était le leur ? [...]

Le cas des Israélites

Venons-en aux déportés venant d'Allemagne et des pays de l'est. Beaucoup d'entre eux étaient Israélites sans le savoir, parce que les services de la Gestapo avaient trouvé que, à leur troisième génération, s'était trouvé un ascendant Israélite, marié avec un Allemand ou un Polonais ou un Tchèque...D'autres étaient catholiques ou protestants et n'avaient aucune ascendance israélite. Mais qu'importe.

Nous en avons connu beaucoup en Allemagne et ailleurs. Ils étaient d'abord déplacés de leur pays ou région d'origine. On les chassait simplement et ils se retrouvaient à cent ou mille kilomètres de là. Leur vie familiale était déjà compromise. Le père, ingénieur, se retrouvait cantonnier, nanti de l'étoile jaune. Il était interdit de leur adresser la parole, à plus forte raison ils ne pouvaient faire du marché noir pour survivre, alors que déjà on ne vivait que grâce au marché noir.

Que d'exactions et des plus humiliantes ils ont subies de la part des nazis avant d'être déportés. Et quand cet instant venait pour eux ils ne pouvaient guère emporter avec eux qu'argent et bijoux, s'ils avaient pu les cacher. Pour les juifs de Pologne, c'était encore pire : c'était le ghetto. Sortir de chez eux correspondait au suicide. Car, n'importe quel soldat allemand (je veux parler ici de la Gestapo, des SS et de la feldgendarmarie) avait droit de vie et de mort sur tout être qui portait l'étoile jaune. Et à Low et à Rawa-Ruska, il m'est arrivé d'enjamber des cadavres qui jonchaient la route, le crâne fracassé par balles, comme j'ai vu à Cracovie une dizaine de pendus à une poutre placée entre deux arbres. Mais plusieurs de mes camarades de Rawa-Ruska ont été témoins oculaires de pire : quand un kommando juif avait terminé un chantier, on faisait arriver une pelle mécanique et, sous leurs yeux, on creusait un bon trou ; on les faisait agenouiller autour : la mitrailleuse se chargeait de les faire basculer à l'intérieur. Il ne restait plus à la pelle qu'à les recouvrir et on n'en parlait plus. Voilà ce qu'avaient pu voir beaucoup de juifs du camp de Gurs et bien d'autres faits, impossibles à relater ici.

De Sarrebruck à Rawa-Ruska

Quant au voyage qu'ils avaient fait pour arriver à Gurs, je vous en citerai un exemple, le mien : de Sarrebruck à Rawa-Ruska, du dimanche au dimanche suivant, une semaine exactement. Wagons à bestiaux, 80 à 100 hommes par wagon, autant qu'il pouvait en contenir debout et bien serrés, les portes fermées et scellées, les deux petites fenêtres grillagées, un kilo de pain pour tout le voyage. Celui qui avait pu cacher un récipient, ce qui était rare, avait peut-être emporté un peu d'eau. Si on n'a pas vécu cela, on ne peut pas l'imaginer. Le train de la mort. Il y en eut des centaines. Huit jours vécus ainsi, un film de deux heures ne peut tout dire.

Les juifs du camp de Gurs n'avaient pas voyagé autrement. Comme dans ce cas, tous les juifs n'étaient pas arrivés vivants à leur destination ! Leur vie au camp de Gurs je ne l'ai pas connue. Du temps des Espagnols, je sais que des Français sans scrupules avaient fait de bonnes affaires. A bas prix et aussi gratuite-

ment. Il s'agissait surtout de bijoux personnels. Peut-être cela a-t-il pu exister du temps des israélites. Cela ne met nullement en cause la généralité des gardiens, bien sûr. Ces mêmes juifs du camp de Gurs ont dû chanter le soir, à une heure avancée de la nuit, comme nous avons aussi chanté à Rawa-Ruska, très tard dans la nuit, alors qu'à côté de nous, dans des baraques isolées, des camarades agonisaient, atteints du typhus ou de la tuberculose. Chants du pays natal, chants de nostalgie, chants de prière, chants d'espoir, dans le désespoir.

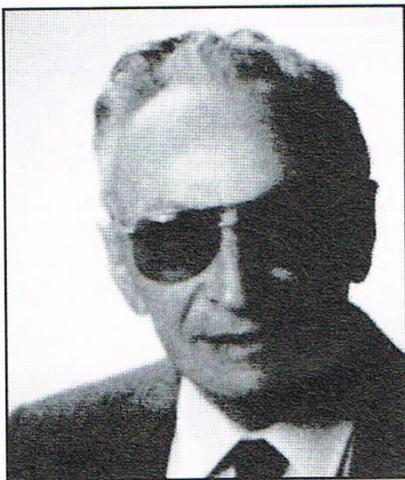
En 1971, chassés par les Russes

En 1971, je recevais dans ma famille, Herta Gerson, chassée par les Russes de Tchécoslovaquie, habitant actuellement en Allemagne. Elle était accompagnée de Marie-Paule Hundorsfer, rescapée du camp de Gurs où elle fut déportée en 1942, à l'âge de 15 ans. Je les accompagnais au camp. Arrivés à l'allée centrale, Marie-Paule ne put aller plus loin et ne put que pleurer, sans dire un mot. Nous rentrâmes immédiatement chez nous. Nous tentâmes une autre visite le lendemain. Nous arrivâmes jusqu'au cimetière mais ici, Marie-Paule s'évanouit. Nous la ramenâmes, comme paralysée, à l'église de Gurs où elle se remit peu à peu. Je ne puis me promener dans ce cimetière sans une grande émotion. Les stèles avec des noms de villes que j'ai traversées, où j'ai vécu. Deux stèles m'attirent particulièrement, et là, mon cœur se serre. Elles portent le nom de Rawa-Ruska. Ces deux personnes sont mortes au temps où j'étais moi-même déporté à Rawa-Ruska, il y a plus de trois mille kilomètres.

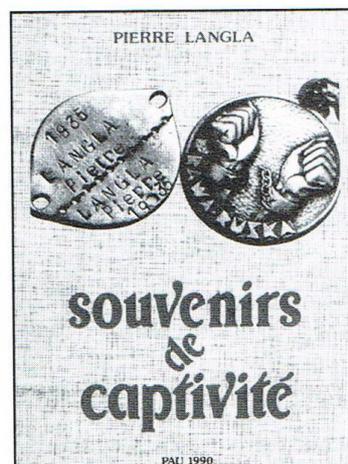
Nous savons tous que le monde est plein de contradictions, que l'homme est plein de contradictions, que tout est contradiction. « des vêtements multicolores de femmes séchent coquettement sur les barbelés au soleil », « Les femmes sont toutes propres et appétissantes ». 1200 morts !...Cela me fait réfléchir et nous porte à la méditation.

Pierre Langla

Pierre Langla. **Souvenirs de captivité.** Marrimpouey, Pau, 1990, 180 p.



Pierre Langla



Ouvrage de Pierre Langla